

Chronique

UN DIMANCHE A BERLIN

Berlin, juillet 1933. On a bien entendu, dans la matinée de ce dimanche brûlant, les fers des chevaux sonner et craquer, avec ce bruit multiplié qui ressemble à celui de la pluie. Puis le pas cadencé d'une section a passé sous ma fenêtre. Ces bruits, naguère inaccoutumés, sont devenus familiers à Berlin. On est maintenant habitué à voir, le dimanche, des détachements de chemises brunes. Seulement les chemises ont déteint. Elles sont maintenant jaunes, d'un ocre un peu tanné.

Après coup, Berlin reste entièrement vide. C'est un désert de longues rues droites, mais qui ne sont pas sans charme. Il est agréable d'y flâner. Les jolies maisons du dix-huitième siècle y sont communes. L'écloge du Léopoldplatz, avec ses verdures et ses statues, est un heureux décor. Au n° 41 d'Unter den Linden, ces casques empanchés ouverts de face aux clés des fenêtres, et ces bas-reliefs rectangulaires de marbre blanc, représentant des amours guerriers, sont du goût le plus élégant. Qui les regarde ? Dans tout ce quartier on rencontre par dizaines les anciennes façades peintes à pilastres, surmontées d'un fronton, d'un style sobre, pur, qui est devenu gracieux avec le temps. Mais ces maisons, qui sont parfois l'œuvre d'architectes français, font peu d'effet, parce qu'elles sont à l'alignement au milieu des autres, serrées au coude à coude et perdues dans d'innombrables imitations.

Comme je reviens de l'ancienne porte de Potsdam, à la porte de Brandebourg, sur l'emplacement des remparts, en suivant la promenade qui s'appelle encore la rue Friedrich-Ebert, je vois avec étonnement, sur une enseigne blanche, au-dessus d'une petite boutique, le nom de Verdun. Ceux qui sont allés à Berlin depuis 1918 savent combien les traces que laisse une guerre étaient soigneusement effacées. Que font-ils de leurs mutilés ? se demandait-on parfois. A Paris, autour des Invalides, on les rencontre à chaque pas, manœuvrant leur petite voiture. Ici, ni un blessé, ni un vieux soldat. Rien sur les murs qui rappelle la défaite. C'est un changement assez surprenant que de voir dans ce quartier de l'ouest éclater soudain ce nom de bataille.

Je suis entré. L'exposition est modeste. Elle est faite essentiellement d'un grand plan en relief, qui représente, à grande échelle, et avec une saisissante exactitude, le champ de bataille. Voici la longue crête plate de Douaumont, d'un côté, et de la Meuse, de l'autre. L'ouest, les ravins affreusement pillonnés qui descendent à la Meuse. Voici celui que les Français appelaient le ravin de la Dame, et les Allemands le ravin de la Mort. Puis, bien plus loin, au delà du fleuve, l'épave formé par la cote de l'Oie. C'est un vrai paysage, d'une vérité saisissante. Au sud il s'arrête avant Souville, là même où les Allemands se sont arrêtés. Mais au nord il va au delà des premières positions d'Haumont et de Bezonvaux. Un jeu de boutons, communiquant avec de petites lampes électriques posées sur le terrain, permet d'allumer les villages qu'on veut reconnaître.

Il y avait souvent, pendant la guerre, dans les quartiers généraux, des plans de cette sorte. J'en ai vu un, chez les Anglais, qui représentait le terrain au nord d'Arras. On les fait en empilant des cartons découpés selon les contours de terrain, en empilant le relief et les gradins qu'on a ainsi formés. Que sont devenus ces plans ? Il me semble très probable qu'il s'agit ici de l'un d'eux, installé là depuis quelques semaines. Le reste de l'exposition est fort peu de chose : un petit modèle en bois du canon de trente mètres de long qui bombardait Paris; quelques ferrailles, des photographies, et la reproduction d'un bout de tranchée sans grand caractère, aboutissant à un abri.

Je suis encore plus surpris de voir sur les Linden mêmes une autre exposition du même genre, où l'on entrerait par une sorte de guérite, et qui s'appelle : Au front. Rien de plus naturel, assurément, que ces souvenirs de jours tragiques. C'est leur nouveauté qui surprend. On reconnaît qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne. Je ne tardai pas à en avoir un autre signe. Comme je flânais devant la boutique d'un libraire, j'y vis un petit livre dont le dos et le revers étaient blancs, mais dont presque tout le plat supérieur était peint, sous le titre, d'un carré rouge, couvert d'une inscription :

« Dans les jours de fin d'automne des 19, 20 et 21 octobre 1914, les divisions de la IV<sup>e</sup> armée allemande, nouvellement formées, essayèrent de bousculer le front anglo-français, entre Ypres et la mer du Nord. Ces divisions se composaient, pour la plus grande partie, d'engagés volontaires. Le 26<sup>e</sup> corps de réserve fut engagé devant la petite ville de Langemarck, devant la principale position anglaise, qui était très puissante. L'attaque échoua, mais disloqua les grands projets d'offensive des Anglais. Immortels restèrent dans l'histoire de la guerre la bravoure, le mépris de la mort et l'abnégation ardente des volontaires. En voici la peinture, par un qui était là. »

Le livre s'appelle *Assaut sur Langemarck*, par Hermann Thimermann. Il est imprimé à Munich. De tels ouvrages, à la fois roman et histoire, guère plus gros qu'un tract, et qui en ont le caractère, sont aussi, en Allemagne, une

nouveauté pour le voyageur. Et si l'on réfléchit aux journées choisies par le narrateur, l'histoire devient évidente. C'est dans ces temps où la jeunesse universitaire est une des forces du parti au pouvoir, d'un livre qui la glorifie. On lui montre l'héroïsme des jeunes gens de 1914. Il est pour les étudiants de 1933 une fierté, et aussi un exemple. La leçon est auprès de l'éloge.

Cette tragédie des Flandres est encore présente à la mémoire. L'Allemagne avait au mois d'août, dans un choc qui avait emporté le désespoir, jeté tous ses forces actives et réserve, sur la France. Elles se brisèrent à la Marne. L'état-major allemand recourut alors à la plus puissante surprise dont dispose l'art de la guerre. Il jeta en pleine bataille, au point le plus faible de l'ennemi, — au point de contact entre trois armées, — quatre corps d'armée neufs, préparés dans le grand secret. Mais la guerre la jeunesse et entre toutes celles des universités, était enroulée en masse. C'est de ces adolescents, qui avaient à peine plus de deux mois de présence sous les drapeaux, qui fut formée la nouvelle quatrième armée; ce sont eux qui, avec un héroïsme juvénile, se firent massacrer dans les Flandres. L'adversaire même peut admirer leur sacrifice. L'intention de le proposer en modèle aux hitlériens de dix-huit ans apparaît dans la façon dont le livre est fait.

Au début, par un beau jour d'automne, nous voyons de jeunes cyclistes, en pointe d'avant-garde, sur la route de Roulers à Poelcapelle. Ils éclairaient sur le front du 26<sup>e</sup> corps de réserve, et ils sont parfaitement joyeux, quand tout à coup une voix s'écrie : « A terre ! haut les mains ! » Ils sont tombés dans une embuscade anglaise. Un d'eux est tué. Les trois autres sont amenés au quartier général, où ils sont interrogés par Sir John French lui-même.

Le premier exemple d'histoire, ils refusent de parler. Avec le premier, Sir John emploie la manière forte, et menace de le faire passer par les armes. « Herr général, répond le jeune Schneller, d'Eisenach, étudiant en théologie, s'il vous paraît indispensable de faire fusiller un soldat parce qu'il ne veut pas jouer le rôle de traître, je n'y puis rien changer. Je ne parlerai pas. » Avec le second, le commandant britannique emploie la ruse : « Votre régiment est commandé par le colonel von Dohschütz et le colonel von Oertzen. La division est commandée par le lieutenant-général Hahn. Est-ce exact ? — Je ne sais pas, dit Riedelheim. Avec le troisième, Sir John French emploie la tentation : « Je ne ferai pas de questions. Vous ne ferez que confirmer ce que je vous communiquerai. Il n'y a pas de trahison à cela. » Mais le second, le jeune Schneller, dit à l'Anglais : « Vous savez bien traité. Sinon vous travaillez en France. » Rohrbeck ne répond pas.

Cette tentative de corruption, vicieusement repoussée par les jeunes héros, est là pour le plaisir, car Sir John French sait déjà, par le carnet du mort, tout ce qu'il veut savoir. Loin d'en vouloir aux prisonniers, il est si content de leur belle conduite, qu'il tire de l'étui pour les leur donner trois cigarettes. Il les oublie malheureusement sur la table. Mais cette étourderie est bien excusable, chez un homme qui vient d'apprendre la présence devant lui d'une nouvelle armée. Sir John court à Cassel, où se trouve le général Foch. Celui-ci témoigne de sa pénible surprise par le mot qu'un autre champ de bataille célèbre a été lui-même authentiquement prononcé le 18 octobre 1914 que le 18 juin 1815. Mais l'auteur allemand joue sur le velours. Qui peut jurer qu'entre les moustaches le mot n'ait pas été dit ?

Revenons au gros des troupes, c'est-à-dire à la 51<sup>e</sup> division. Pendant qu'elle est en marche, un coup de fusil part d'une ferme voisine. Un soldat est tué. Le nom de cette ferme est connu, et l'endroit est nommé. On trouve d'abord rien. Enfin, il découvre, caché, un paysan de soixante-dix ans, cheveux blancs, mains ligneuses, et qui tremble de peur. Après l'avoir examiné : « Il n'a rien fait », dit le juste Thir, et il le laisse aller. On sait assez à quelles accusations, malheureusement plus certaines, répond cet apologue.

La colonne, en arrivant à Roulers, prend les formations d'attente et pénètre dans la ville comme elle était pleine d'ennemis. C'est une plaisanterie du haut commandement, qui a voulu mettre à l'épreuve les jeunes soldats. Roulers est évacué par l'ennemi. On ordonne : « Halle ! » Les hommes cantonneront dans les maisons qui sont en face d'eux. Un groupe d'étudiants, qui seront les héros du livre, ont le bonheur d'être arrêtés juste devant une pâtisserie. Ils font une orgie de gâteau, qu'ils payent complètement, à l'indignation du pâtissier. Une jeune fille rencontrant l'un d'eux dans un escalier, l'a couvert d'injures : « Sacre nom de Dieu, a dit cette belle enfant, vous pirates-là, comme vous êtes terriblement jeunes, il me semble que votre empereur vous a arrachés de vos maillots, hein ? » Et elle a ajouté cette menace : « Et maintenant, dans cette petite ville, vous aimez avoir votre bouteille de lait pour la nuit, n'est-ce pas ? J'espère bien qu'on vous va saler et poivrer, mes sauvages nourrissons ! »

Evidemment la jeune fille de Roulers n'a pas exactement parlé ainsi. L'étudiant Pfannenstiel, quoique le sang lui ait monté aux joues, répond simplement : « Faites attention, madame, ça ira mieux pour vous si cette petite bouche ne voudrait pas clabauder comme ça. Il pourrait bien qu'il me faudrait y poser la

main. » Mais il se borne à faire demi-tour, et l'airain ne reste là qu'un instant. Le lendemain, dans le brouillard, devant Langemarck, la compagnie est anéantie sans même avoir vu l'ennemi. Je dois dire que cette fin, qui a tous les airs de la vérité, est belle et émouvante. Je ne sais si du champ de bataille couvert de blessés s'est élevé, comme le dit l'auteur, le *Deutschland über Alles*, lentement répété par les voix douloureuses. La scène est poignante, même sans ce pathétique. Les héros de cette campagne, Thir et Omannski, reviennent vivants de ce désastre. Ils reviennent les morts un à un. Puis, Omannski, trouvant une chaise et une table, tombe raide de sommeil. Thir lève les yeux au ciel et voit les étoiles scintiller à l'accoutumée.

HENRY BIDOU.

NOUVELLES DU JOUR

Le voyage de M. Herriot en Russie

Interrogé par un journaliste de Lyon au sujet de son prochain voyage en Russie, M. Edouard Herriot a déclaré qu'en répondant à l'invitation des Soviets il n'avait d'autre but que de « se rendre compte, d'étudier et de causer ». Je crois de plus en plus, a-t-il dit, qu'il faut aller voir, qu'il faut causer, qu'il faut nouer des relations, cultiver des amitiés personnelles dans les pays qui l'ont dit les plus éloignés de nous par leur culture, leur mentalité, leur état social. Ne restons pas à côté de la porte, mais allons de fer barbelés, a ajouté M. Herriot, d'autres n'y restent pas.

L'ancien président du conseil, qu'il doit se mettre en route dans quelques jours, sera accompagné par le sénateur Serlin, et s'arrêtera à Sofia puis à Ankara où il sera l'hôte du gouvernement turc. Il abordera la Russie par Odessa.

M. Caillaux dans la Sarthe

M. Joseph Caillaux a assisté, hier, à l'inauguration de nouveaux locaux scolaires à Sablé (Sarthe). A cette occasion, demandé à ses compatriotes de mener avec lui une campagne sans trêve pour le rétablissement de l'équilibre budgétaire, l'ancien président du conseil a montré comment la stabilité de notre économie dépendait le sort du pays, et a dit sa confiance dans le corps enseignant et dans son esprit de l'aité pour former les générations en vue du redressement moral qui s'impose plus que jamais.

Au comité supérieur des économies

Le Journal officiel publie ce matin un décret, rendu sur la proposition du ministre des finances, nommant au comité supérieur des économies, M. M. Labeyrie, président du comité supérieur des économies.

Le contrôle des offices

La commission de contrôle des offices, réunie sous la présidence de M. Guy La Chambre, sous-secrétaire d'Etat, a, hier, examiné les travaux de certains services de l'office national du commerce extérieur, dont la suppression a été récemment proposée, aux services correspondants du ministère de l'agriculture. Elle a, d'autre part, poursuivi l'examen du régime de l'office national du tourisme et a décidé de communiquer ses premières conclusions au ministre des travaux publics.

Démision des corps élus à Calais

Pour protester contre la situation, fort grave, en effet, où se trouve l'industrie calaisienne du tulle et des dentelles, situation qu'ils attribuent pour une large part à la présence de l'ennemi, les membres du conseil des prud'hommes de Calais, en un mot tous les corps élus, ont décidé de démissionner collectivement le dimanche 6 août, à l'issue d'une séance qui tiendra ce jour-là le conseil municipal. Cette attitude de la part des organismes politiques et économiques calaisiens a été expliquée, justifiée successivement, hier, par M. Léon Vincent, député, maire, président du conseil des prud'hommes, et par M. Eugène Fivèl, secrétaire de l'Union des chambres syndicales ouvrières et par M. René Ross, conseiller municipal.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

Dans le *Capital* du 2 août, sous le titre : « Politique des nations ou politique des races ? », M. Joseph Caillaux, ancien président du conseil, oppose notre politique à celle de l'Allemagne, fondée sur un vaste programme de conquêtes, de conquêtes zoologiques. Le président de la commission sénatoriale des finances écrit notamment : « 1933 ! Le désastre des hommes et des choses ! Les peuples vaincus se plaignent — à peu de choses près — dans les mêmes termes que le faisait, naguère, René Brémond, dans le *Journal*. Le président de la commission sénatoriale des finances écrit notamment : « 1933 ! Le désastre des hommes et des choses ! Les peuples vaincus se plaignent — à peu de choses près — dans les mêmes termes que le faisait, naguère, René Brémond, dans le *Journal*. Le président de la commission sénatoriale des finances écrit notamment : « 1933 ! Le désastre des hommes et des choses ! Les peuples vaincus se plaignent — à peu de choses près — dans les mêmes termes que le faisait, naguère, René Brémond, dans le *Journal*. »

insuffisant au peuple germanique un patriotisme surchauffé, exaspéré et, pour fortifier ses assises, n'ajoute-t-on pas de préconiser la politique des races : le racisme ?

LES QUERELLES SOCIALISTES

Une lettre de M. Marquet à M. Blum

Voici le texte de la lettre que M. Adrien Marquet, député, maire de Bordeaux, a adressée, le 27 juillet, à M. Léon Blum, et que le *Populaire* publie ce matin :

Au citoyen Léon Blum, directeur du *Populaire*. Cher citoyen,

Depuis plus d'une semaine, au nom sans doute favorable que vous nous avez offerte à la fin du congrès, vous vous efforcez de démontrer, dans le *Populaire*, que je suis devenu fasciste.

Selon vous, j'aurais franchi d'un bond les frontières du socialisme et de la démocratie. Vous m'accusez de ne me désintéresser que de vos yeux des militants, vous avez trouvé dans la presse italienne et allemande ce que vous avez appelé des arguments-masse. Ce que n'avez-vous cité le *Temps*, qui est en complet accord avec vous ?

Lorsque les journaux français et étrangers ont imprimé les mots « national-socialisme » et « néo-fascisme », ils ont simplement reproduit vos paroles.

Responsable de cette campagne, vous prétendez en avoir eu l'idée. Vous m'avez écrit, le 27 juillet, à Montargis, le samedi, mais le dimanche, Déat le lundi. Le succès de nos interventions a été progressif. Ainsi, devant 500 délégués des fédérations de la section française de l'Internationale ouvrière et 2.000 militants de la Seine, trois fascistes auraient pu être écartés et applaudis trois jours ?

Bien mieux, quand Déat régagna sa place, un socialiste italien exilé, Modigliani je crois, lui donna l'accolade.

Avouez que ces constatations seraient troublantes si votre polémique était sincère en ses moyens, et véridique en ses éléments.

Vous tentez, en vain, d'amortir le choc produit sur le congrès, sur le parti et sur le pays par nos discours. C'est à la fois un aveu et une déception. Vous n'avez pu décider que vous condamnez venant à temps pour éviter à la France un sort identique à celui que connaît l'Italie et l'Allemagne. Car nous en étions là.

Subtilement, à force de byzantinisme, vous nous conduisez au fascisme. Vous dites capable de désorganiser l'Etat capitaliste pour, en un temps prévisible, le renverser, votre tactique, égayée par sa logique interne, serait attractive. Mais vous êtes incapable d'obtenir ce résultat.

Les mots que vous employez pour la condamner au nom de votre doctrine inamovible, et vous bénéficiez des avantages qu'il accorde à ses privilégiés. Il y a une quinzaine d'années que cela dure, et si rien ne change, cela durera longtemps encore.

Qu'importe, avez-vous dit, ce que seront les régimes transitoires entre le capitalisme et le socialisme; ne leur préions pas notre caution morale, discussions en fait, pendant des années.

Vous ne pouvez pas cacher leur malaise devant cette déclaration imprégnée d'une passivité tout orientale.

Dans les temps que nous traversons, cette conception strictement idéologique et fataliste du socialisme est insupportable. Pour moi, j'ai toujours eu une réponse politique à un discours qui fut politique.

Un mouvement révolutionnaire ne se réalise pas la génération qui l'a entrepris, c'est celle qui suit le terminus de ses dirigeants, d'être dangereux pour ses adversaires.

César était accompagné d'un esclave qui, en plein triomphe, lui rappelait ses misères physiques. C'est ainsi que je vous vois derrière le capitalisme.

Le socialisme a intérêt à éviter la faillite de l'Etat; le socialisme doit affirmer son souci d'assurer au pays un gouvernement capable de commander à tous au nom de l'intérêt général; autorité.

Depuis trois ans, le socialisme a protégé l'industrie, a encouragé l'agriculture, a encouragé le commerce, a protégé la production nationale; le prolétariat urbain qui fut sacrifié à la nation !

Ne serait-il pas plus honnête et plus efficace de diriger ce mouvement, qu'impose la situation internationale, vers le socialisme, vers le socialisme ?

A l'inverse de ce que vous laissez supposer votre propagande, il faudra désormais réaliser le socialisme dans chaque nation, avant de le transposer sur le plan international.

Régime transitoire pour régime transitoire, je préfère celui que les classes laborieuses, ouvrière et paysanne, inspirent.

LES REVUES

Paul de Saint-Victor et la famille Hugo. — Une lettre de Vacquerie sur Mme Hugo. — M. de Valéra. — Une carrière de révolutionnaire. — Qu'est-ce que la vérité ? — Pages à lire.

M. Samuel Rocheval publie dans la *Revue de Paris* une intéressante étude sur Paul de Saint-Victor et la famille Hugo, étude documentée d'après une soixantaine de lettres, dont plusieurs signées par Charles Hugo, François-Victor Hugo, Mme Hugo, et Auguste Vacquerie. Le collaborateur de la *Revue de Paris* note que l'amitié de Hugo et de sa famille a marqué de l'impression la plus profonde l'esprit et le cœur de Paul de Saint-Victor. Comment s'établirent ces relations amicales ? Quand Lamartine, en février 1848, dans le ministère qu'il improvisa à l'hôtel de Ville, prit le portefeuille des relations extérieures, il appela Paul de Saint-Victor à son cabinet. Paul de Saint-Victor n'était qu'un jeune homme de vingt ans, mais il avait eu la chance de rencontrer, le 27 juillet, à M. Léon Blum, et que le *Populaire* publie ce matin :

Au citoyen Léon Blum, directeur du *Populaire*. Cher citoyen,

Depuis plus d'une semaine, au nom sans doute favorable que vous nous avez offerte à la fin du congrès, vous vous efforcez de démontrer, dans le *Populaire*, que je suis devenu fasciste.

Lorsque les journaux français et étrangers ont imprimé les mots « national-socialisme » et « néo-fascisme », ils ont simplement reproduit vos paroles.

Responsable de cette campagne, vous prétendez en avoir eu l'idée. Vous m'avez écrit, le 27 juillet, à Montargis, le samedi, mais le dimanche, Déat le lundi. Le succès de nos interventions a été progressif. Ainsi, devant 500 délégués des fédérations de la section française de l'Internationale ouvrière et 2.000 militants de la Seine, trois fascistes auraient pu être écartés et applaudis trois jours ?

Bien mieux, quand Déat régagna sa place, un socialiste italien exilé, Modigliani je crois, lui donna l'accolade.

Avouez que ces constatations seraient troublantes si votre polémique était sincère en ses moyens, et véridique en ses éléments.

Vous tentez, en vain, d'amortir le choc produit sur le congrès, sur le parti et sur le pays par nos discours. C'est à la fois un aveu et une déception. Vous n'avez pu décider que vous condamnez venant à temps pour éviter à la France un sort identique à celui que connaît l'Italie et l'Allemagne. Car nous en étions là.

Subtilement, à force de byzantinisme, vous nous conduisez au fascisme. Vous dites capable de désorganiser l'Etat capitaliste pour, en un temps prévisible, le renverser, votre tactique, égayée par sa logique interne, serait attractive. Mais vous êtes incapable d'obtenir ce résultat.

Les mots que vous employez pour la condamner au nom de votre doctrine inamovible, et vous bénéficiez des avantages qu'il accorde à ses privilégiés. Il y a une quinzaine d'années que cela dure, et si rien ne change, cela durera longtemps encore.

Qu'importe, avez-vous dit, ce que seront les régimes transitoires entre le capitalisme et le socialisme; ne leur préions pas notre caution morale, discussions en fait, pendant des années.

Vous ne pouvez pas cacher leur malaise devant cette déclaration imprégnée d'une passivité tout orientale.

Dans les temps que nous traversons, cette conception strictement idéologique et fataliste du socialisme est insupportable. Pour moi, j'ai toujours eu une réponse politique à un discours qui fut politique.

Un mouvement révolutionnaire ne se réalise pas la génération qui l'a entrepris, c'est celle qui suit le terminus de ses dirigeants, d'être dangereux pour ses adversaires.

César était accompagné d'un esclave qui, en plein triomphe, lui rappelait ses misères physiques. C'est ainsi que je vous vois derrière le capitalisme.

Le socialisme a intérêt à éviter la faillite de l'Etat; le socialisme doit affirmer son souci d'assurer au pays un gouvernement capable de commander à tous au nom de l'intérêt général; autorité.

Depuis trois ans, le socialisme a protégé l'industrie, a encouragé l'agriculture, a encouragé le commerce, a protégé la production nationale; le prolétariat urbain qui fut sacrifié à la nation !

Ne serait-il pas plus honnête et plus efficace de diriger ce mouvement, qu'impose la situation internationale, vers le socialisme, vers le socialisme ?

A l'inverse de ce que vous laissez supposer votre propagande, il faudra désormais réaliser le socialisme dans chaque nation, avant de le transposer sur le plan international.

Régime transitoire pour régime transitoire, je préfère celui que les classes laborieuses, ouvrière et paysanne, inspirent.

émigré aux Etats-Unis, elle y épousa un Espagnol, musicien de profession, Vivian de Valéra, dont elle eut un fils, Eamonn de Valéra, qui naquit à New-York en 1883. Son père étant mort, sa mère ramena dès 1884 le jeune Eamonn en Irlande, chez un oncle, dans le comté de Limerick. Elle repartit en Amérique travailler de ses mains pour vivre, et plus tard, elle se remarqua avec un Anglais, M. Wheelwright, dont elle eut un fils devenu redemptoriste.

Eamonn de Valéra grandit dans un milieu de petits villageois, puis on l'envoya chez les frères de la doctrine chrétienne à Charleville, et, matin et soir, pour aller et revenir, il devait faire ses six milles à pied. Grâce aux bourses que lui valut sa vive intelligence, il passa au collège secondaire de Rockwell, tenu par la congrégation française du Saint-Esprit, puis à l'université royale où régnait alors sur les perses jésuites. Avant près de ses études dans les sciences, il enseigna les mathématiques pendant plusieurs années.

Ce fut après avoir pris contact avec la ligue gaélique, fondée en 1803, en vue de ramener la langue, la culture et les traditions indigènes, qu'il consacra ses loisirs à l'étude du vieil idiome national. C'est dans les milieux celtiques qu'il rencontra, sa femme, miss Joan O'Flanagan, comte lui-même d'un très humble famille et elle-même professeur d'irlandais. Quand l'Irlande du Sud, pour contre-balancer les volontaires de l'Irlande du Nord, armés contre la loi du Home Rule, leva à son tour des volontaires, M. de Valéra s'enrôla parmi eux, et lorsque, en 1914, lors de la déclaration de guerre, ces volontaires irlandais se divisèrent, les uns, fidèles à John Redmond, rejoignant les forces britanniques, les autres refusant de servir l'Empire et demeurant en armes dans le pays, Eamonn de Valéra resta avec ces derniers.

Lors du soulèvement de 1916, le lundi de Pâques, il était à la tête de la 3<sup>e</sup> division de Dublin et, les insurgés écartés, il fut le dernier à se rendre. Il eut deux échecs : toutes deux capitales pour une carrière politique en son pays : la première, d'être condamné à mort et la seconde de ne pas être exécuté. Sa peine commuée, ce fut dans la prison anglaise où il était « pur la vie » que ses compagnons le choisirent pour leader. Dès le mois de juin 1917 il était libéré et renvoyé en Irlande, et dès le mois d'août il fut élu à une élection partielle pour le comté de Clare. La même année, il évitait Griffith et fut désigné pour la présidence du parti Sinn-Fein. C'est que Griffith, qui avait mis au point le programme économique et politique du parti, était absent lors du soulèvement, qu'il considérait comme une folie, tandis que de Valéra était « l'homme au fusil », l'insurgé. En octobre 1918, accusé de complot avec les Allemands, il fut déporté, emprisonné à Lincoln. Les députés du Sinn-Fein répliquèrent à cette condamnation en proclamant l'indépendance de l'Irlande et en nommant Eamonn de Valéra « président de la République » — ce qui n'était qu'un geste sans portée.

Au mois de février 1919, il réussit à s'évader. Au mois de juin de la même année, grimé en chauffeur, il s'embarqua sur un paquebot anglais, débarqua en Amérique où, en dix-huit mois de propagande, il recueillit 11 millions de dollars pour financer l'insurrection qui avait repris. Revenu en Irlande, il vint chercher, toujours en saisisseable, dirigeant « l'Etat illégal » qui avait fait le succès de son parti. Le 24 juillet 1921 croyant à l'Irlande le statut de Dominion, lui qui voulait l'indépendance absolue, reprit les armes et, en 1923, vaincu, son parti décapité, il fut emprisonné une fois de plus et maintenu au secret pendant treize mois. Sorti de prison, il reprit la lutte, reconstruisit les cadres de son parti, se procura de l'argent, et ce fut en 1932 qu'il remporta la victoire, avec l'aide du Labour Party, qui s'arriva à un accord.

Telles sont les étapes de cette étonnante carrière de révolutionnaire. Quant à l'homme, M. Roger Chauviré nous le montre conforme au conformisme national. Ses sept enfants, sa vie de famille dérobée aux regards, sa simplicité vestimentaire, sa piété l'ont rendu populaire.

« Il n'y a pas d'argent dans sa vie. Il n'y a pas de femmes dans sa vie. Fanatique, tant qu'on voudra; moralement net, la chose est sûre. »

M. Charles Richet traite dans la *Revue des Deux Mondes*, de la « Vérité ». Il demande : « Qu'est-ce que la vérité ? » et constate que les vérités ne sont pas également vraies. La vérité, dit-il, est une réalité qu'on énonce — et du moment qu'on l'énonce, on lui donne un certain caractère de relativisme, et par conséquent d'incertitude. « Certes, toutes les réalités sont réelles, mais toutes les vérités ne sont pas également vraies, car elles ont des énoncés qui les déforment. » Pour les choses scientifiques, la vérité se confond avec la réalité; mais pour les sciences humaines, la vérité est certaine — et en médecine, par exemple, il n'y a pas de vérité absolue. Les faits sont des vérités incontestables; les théories qu'on déduit de ces faits sont sujettes à des doutes. Une théorie n'est qu'une hypothèse; les explications et les théories passent; seuls les faits restent. Le rôle du professeur est d'enseigner les vérités anciennes, mais de ne pas se laisser aller à découvrir de vérités inconnues nouvelles, ce dernier peut se permettre de faire des hypothèses.

M. Charles Richet formule quelques préceptes qui lui paraissent nécessaires; il faut être

FEUILLETON DU TEMPS

DU 2 AOÛT 1933

LA MUSIQUE

A la salle Pleyel :

Duke Ellington et son orchestre

d'américanisme, enivrés par leur négromanie. Ils aient quitté les plages, les campagnes, les frais ombrages, pour accourir, dans cette atmosphère brûlante, au-devant de l'un des prophètes du jazz « hot ». En vérité, M. Duke Ellington et son orchestre étaient bruyamment, frénétiquement suivis et admirés par ceux-là. A mes côtés, deux jeunes filles marquaient la mesure et le buste frissonnant, se remémorant, sur leurs faux-fauts, les mélodies de leur père, un jeune homme pleurant de nostalgie, cependant que son voisin, la tête dans les mains, se prenait à rêver comme s'il avait écrit une symphonie romantique. Quand éclatait un one-steep, la plupart des auditeurs étaient agités de mouvements convulsifs. Je vous laisse à penser de quelles acclamations délirantes était saluée chaque fin de morceau.

M. Duke Ellington et ses compagnons justifiaient-ils entièrement tant d'enthousiasme ? On peut en douter. Moulé dans un smoking gris perle, le pianiste américain est un mulâtre râblé, et qui sourit sans cesse de ses dents blablaissantes. Il vient à l'avant-scène, annonce tout haut, à l'attention de la salle, la pièce qui va être interprétée, par une mesure et s'assied au piano, tournant le dos à ses trompettistes et ses trombonistes. Tous les autres exécutants sont en habits de soirée, également gris perle, cravates blanches et souliers vernis. L'orchestre est ainsi réparti : à gauche trois trompettes et trois trombones, en face une batterie avec xylophone, à droite quatre saxophones, à l'arrière deux clarinettes et deux musiciens d'entre ceux qui jouent du saxophone abandonnant leurs instruments habituels pour se servir de clarinettes, un banjo, une contrebasse et un piano.

M. Duke Ellington, qui provoque toute cette arvensence, n'est que de trente-quatre ans. Né à Washington, il ne s'est pas longtemps abîmé dans les études musicales. Il débuta comme pianiste dans les petits cabarets de New-York. L'un de ses apologistes, M. N. J. Canetti, écrit à ce propos : « Il reconut déjà à ce moment, avec beaucoup de clairvoyance, que son instruction musicale plus développée serait néfaste à la bonne réalisation de ses idées, essentiellement originales de toutes celles qui résistent à la mode de jazz. »

en parlant avec satisfaction de lui-même. « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris. » Les musiciens noirs seraient-ils possédés par le même génie que celui dont témoignait le valet présomptueux et dédouré de Molière ?

En 1926 M. Duke Ellington fit paraître sa première composition, *Birmingham Breakdown*. L'ouvrage passa à peu près inaperçu. Après avoir joué sous la direction de M. Thomas, notre virtuose décida de voler de ses propres ailes. Il prit la tête d'une mode « bande », constituée par cinq instrumentistes. Peu de temps après, il était engagé au Kentucky Club de New-York. Bientôt la réputation lui vint en 1927 et il était appelé à Roseland puis au Cotton Club de Harlem, où sont nées toutes les gloires du jazz.

Aujourd'hui fut l'accompagnateur de M. Maurice Chevalier au Fulton Theatre, et qu'il fut choisi par M. George Gershwin, le fameux auteur de la *Rhapsody in Blue*, pour exécuter la *Show girl* au Ziegfeld Theatre. Enfin il tient le premier rôle au plus grand poste de radio-diffusion de la National Broadcasting Company, et les fabriques de machines parlantes se disputent à prix d'or ses enregistrements.

C'est par ses nombreux disques que M. Duke Ellington a conquis la célébrité parmi les fanatiques du jazz, avant même d'avoir mis le pied sur notre continent. Ne soyons pas surpris que nous arrivés il fait la tête d'une mode sa coupe et cherché qui ne le désignent pas encore au suffrage de la grosse foule. Il ne s'est fondé une espèce d'empire que chez les snobs et, si j'ose dire, chez les érudits et les délicats du jazz. Sa popularité n'est, en somme, pas très étendue. Auparavant ses morceaux n'étaient pas très connus, mais ils ont été gravés dans la mémoire des simples.

Ce compositeur de jazz est animé d'ambition, échauffé d'une noble ardeur. Dans plusieurs interviews, il a affirmé sa foi dans l'avenir de la musique nègre et assuré que ce qu'on nomme aujourd'hui jazz formera l'essentiel de la littérature sonore « classique » de la société future. Lui-même